

## Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes  
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



# Pourquoi il faut rééditer *La Pointe-aux-rats* de Georges Forestier

François-Xavier Eygun

Number 20-21, Fall 2011, Spring 2012

L'édition critique et le développement du patrimoine littéraire en Acadie et dans les petites littératures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1010328ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1010328ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université Sainte-Anne

### ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Eygun, F.-X. (2011). Pourquoi il faut rééditer *La Pointe-aux-rats* de Georges Forestier. *Port Acadie*, (20-21), 123–130. <https://doi.org/10.7202/1010328ar>

### Article abstract

Cet article cherche à montrer que le roman de Georges Forestier *La Pointe-aux-rats*, publié en 1907 à Paris par la maison d'édition Plon, est un roman qui mériterait une réédition, qu'elle soit critique ou non. Dans le contexte de la littérature franco-manitobaine, ce roman des origines raconte ce que fut la migration d'un groupe de Français, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un Manitoba en plein changement. Ce livre, qui fut le premier roman publié en français sur le Manitoba, est un témoignage littéraire important de la colonisation de l'Ouest.

## Pourquoi il faut rééditer *La Pointe-aux-rats* de Georges Forestier

François-Xavier Eygun  
Mount Saint Vincent University

### Résumé

Cet article cherche à montrer que le roman de Georges Forestier *La Pointe-aux-rats*, publié en 1907 à Paris par la maison d'édition Plon, est un roman qui mériterait une réédition, qu'elle soit critique ou non. Dans le contexte de la littérature franco-manitobaine, ce roman des origines raconte ce que fut la migration d'un groupe de Français, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un Manitoba en plein changement. Ce livre, qui fut le premier roman publié en français sur le Manitoba, est un témoignage littéraire important de la colonisation de l'Ouest.

Depuis que le roi Charles II d'Angleterre en 1670 nomma Terre de Rupert ce qui est maintenant l'Ouest canadien jusqu'au premier voyage de La Vérendrye en 1731 et la fondation du Manitoba en tant que province en 1870 un bon siècle plus tard, ce territoire a condensé dans sa propre histoire, tous les tiraillements qui cimentent et fragilisent à la fois le Canada. Le principal sujet de discorde parfois et de tension souvent se résume dans l'ambiguïté de créer et de composer un pays basé sur deux cultures et deux langues.

S'intéresser à la littérature de l'Ouest canadien, c'est aussi connaître l'histoire et le développement des provinces de l'Ouest qui, si elles n'ont pas connu de grand dérangement comme l'Acadie, ont subi toutefois et plus tardivement tous les événements liés à l'épopée de Louis Riel. Toute littérature reste marquée par les soubresauts de l'Histoire et celle de l'Ouest est riche des réussites de milliers de voyageurs, colons et aventuriers de tous poils, réussites mais aussi échecs, bref de la matière humaine parfois grandiose et parfois pas.

Une fois la province établie et reconnue (en 1870) par le gouvernement fédéral, et une fois la rébellion des Métis écrasée, la colonisation du Manitoba alla bon train. L'Ontario étant voisin, beaucoup de colons anglophones affluèrent, ce qui menaça la présence francophone, et les autorités religieuses sous l'égide de Monseigneur Taché se tournèrent vers le Québec pour tenter de recruter des colons francophones. Le Québec connaissait alors sa propre immigration vers l'est des États-Unis, et quoi de plus naturel alors que de rester au Canada et de tenter de contribuer à la création d'une nouvelle entité francophone dans l'Ouest? Cette tentative attira un certain nombre de Canadiens français, qui vinrent bien souvent autant des États-Unis que du Québec et qui contribuèrent à créer la

plupart des paroisses canadiennes-françaises du Manitoba. Malgré tout, cette tentative de colonisation à partir du Québec fut un demi-échec, et l'arrivée de ces francophones ne suffit pas à contrer l'arrivée massive de colons anglophones ou de colons européens qui ne parlaient pas français et qui petit à petit s'assimilèrent aux anglophones. Dans les années qui suivirent, les francophones furent relégués au rôle de minorité, au point d'ailleurs qu'à partir de 1890, l'enseignement du français fut remis en question et même interdit.

L'autre source d'immigrants francophones fut l'Europe (France, Belgique, Suisse) et trois grandes tendances au moins vont marquer l'arrivée d'Européens et de Français, en particulier sur le continent nord-américain. La première est que, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, commença la crise religieuse de la séparation de l'Église et de l'État, qui culmina en 1904 avec la loi Combes et qui força un certain nombre de prêtres (et de leurs paroissiens) à l'exil. Une partie de ceux-ci vinrent au Canada, où ils jouèrent un grand rôle tant dans l'éducation que dans leur vocation de pasteur<sup>1</sup>. Ces prêtres, comme le clergé canadien-français, se méfiaient beaucoup d'éventuels colons français et ne voulaient pas importer au Canada et l'esprit de la révolution française et les idées de l'anticléricalisme ambiant.

La seconde raison de la colonisation est que le Manitoba n'avait pas très bonne réputation en tant que terre d'établissement et, en 1888, pour tenter de remédier à cela, le ministère de l'Agriculture publia une brochure<sup>2</sup> que l'on pourrait taxer de propagande, tentant, par des témoignages de curés de campagne et de colons ayant réussi, de prouver que le pays pouvait être accueillant malgré les sécheresses, les histoires de gel, de pénuries de bois et d'autres calamités. Il s'agissait, pour le gouvernement fédéral, d'embellir la réalité et de lancer ce que Robert Painchaud nomme « *une idéologie de la colonisation* »<sup>3</sup>, qui va aller en s'amplifiant à partir de 1888 et perdurer au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale. Après cette époque, on ne peut plus vraiment parler de colonisation systématique et commanditée.

Enfin, la troisième raison qui peut expliquer la colonisation de l'Ouest correspond au besoin de partir et de faire fortune, désir sans doute commun à chaque nouvelle génération, mais qu'il faut aussi remettre en contexte. Ce mouvement de colonisation est à mettre en parallèle avec la

1. Philippe Prévost, *La France et le Canada d'une après guerre à l'autre (1918–1944)*, Saint-Boniface, les Éditions du Blé, 1994, p. 10–11.
2. Lionel Dorge, *Le Manitoba reflet d'un passé*, Saint-Boniface, les Éditions du Blé, 1976.
3. Robert Painchaud, *Un Rêve français dans le peuplement de la prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, p. 173.

découverte de l'or dans les territoires du Nord-Ouest à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et en Californie plus tôt. Autrement dit, l'Amérique du Nord et le Canada en particulier deviennent des destinations de choix pour tous ceux qui sont déçus par l'Europe (entre autres) et avides de fortune à faire. La quête de l'or et le rêve d'une vie meilleure auront fait déplacer des millions d'individus.

D'un point de vue littéraire, ces mouvements de population vont se refléter dans les types et thèmes littéraires. Ce n'est donc pas un hasard si, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les récits de voyage et de découverte vont avoir autant de succès et que ceux-ci feront place au roman d'aventures. Il s'agit d'une littérature populaire, mais cette littérature d'aventure a marqué et a traversé toute la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Que ce soit le roman de la conquête de l'Ouest ou celui de la quête de l'or, ou encore le récit de voyage, ce type de roman d'aventure est une catégorie importante de l'histoire littéraire et constitue une étape essentielle dans la formation des petites littératures, comme le furent à une autre époque les chansons de geste, indispensables creusets de la formation identitaire d'une culture, d'une nation. C'est à ce type de littérature populaire qu'appartient le roman *La Pointe-aux-rats* de Georges Forestier.

La littérature au Manitoba a suivi un développement assez similaire à ce qui s'est passé en Acadie ou en Ontario. L'émergence de cette littérature a d'abord été rendue possible par l'établissement d'un système d'éducation et d'écoles françaises par des religieux, puis par l'apparition de journaux (comme *La Liberté* au Manitoba en 1913) qui permettent la publication de poèmes et d'autres textes (alors que les livres étaient publiés surtout au Québec). Vient ensuite, dans les années 1970, la création de maisons d'éditions, qui donneront naissance à une véritable littérature franco-manitobaine. Depuis, un certain nombre d'anthologies et d'études ont vu le jour et elles permettent d'avoir un point de vue global sur l'évolution de cette littérature de l'Ouest et sur ses auteurs. Si la poésie a eu ses anthologies, par contre les romans, surtout les premiers, ne sont connus que par très peu de lecteurs et certains de ces écrits mériteraient de redevenir disponibles. Dans l'encyclopédie canadienne en ligne, Ismène Toussaint<sup>4</sup> divise en plusieurs périodes l'histoire et la thématique de la littérature de l'Ouest. Il y eut d'abord *les écrits de la conquête de l'Ouest*, qui commencent dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avec le *Journal de La Vérendrye* (1685–1749), puis les relations des missionnaires, mais cette période a surtout été marquée par la personnalité de Louis Riel et au point de vue littéraire par ses écrits (poèmes, essais, etc.), tous réédités dans

---

4. Ismène Toussaint, « La littérature d'expression française dans l'Ouest canadien », <http://www.l'encyclopédie canadienne.com>.

les années 1980. Ensuite, la seconde période (1900–1945) — et c’est celle qui nous intéresse — contient les écrits de ceux que Toussaint nomme « *les pionniers de la terre et de la plume* » (écrivains qui sont à rapprocher des auteurs des romans du terroir au Québec). Selon Annette Saint-Pierre, dans son essai « L’Ouest canadien et sa littérature » de 1986<sup>5</sup>, trois auteurs-romanciers se détachent des autres : Maurice Constantin-Weyer (1881–1964) — le « Jack London français » (mais d’autres auteurs auront aussi reçu ce qualificatif, dont Louis-Frédéric Rouquette) —, Georges Bugnet (1879–1981) et Jean Féron (1881–1946). Georges Forestier ne fait pas partie du groupe, pour diverses raisons, dont l’impossibilité d’accéder au texte de son roman. Pourtant *La Pointe-aux-rats* de Georges Forestier est le premier roman publié en français (1907) sur l’Ouest canadien et, s’il n’eût que peu de lecteurs au Canada, puisqu’il fut publié en France (chez Plon), il eut néanmoins un écho certain à l’époque et fut à l’origine d’une controverse, dont on parlera plus tard.

Georges Forestier, de son vrai nom George Schaeffer, est né à Paris en 1874 et est mort au front dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale (vers la fin de 1914), près de Verdun, à Rupt-en-Woëvre. On ne sait que très peu de choses sur lui. Selon certains, son père aurait été bijoutier et Georges Forestier lui-même aurait été journaliste. D’après Donatien Frémont, dans son livre *Les Français dans l’Ouest canadien*<sup>6</sup>, Georges Forestier se serait installé dans les parages de Sainte-Rose-du-Lac au Manitoba à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir vécu quelque temps au Lac des Bois, en Ontario, puis à Swan River, en Saskatchewan. Il n’aurait pas cultivé ou défriché de terre, mais aurait plutôt vécu d’articles qu’il envoyait en France, en particulier pour *Le Chasseur français*, selon Frémont, ou *Le Journal des voyages*, selon Gamila Morcos<sup>7</sup>. Toujours selon Frémont, certaines personnes vivant encore s’en souviennent comme d’« *un jeune homme timide et peu communicatif* »<sup>8</sup>, qui s’intéressait surtout aux modes de vie des animaux sauvages de la région. On ne sait quand il rentra en France, ni ce qu’il fit par la suite, sauf que son roman fut publié en 1907 et que, après son décès en 1914, un recueil de nouvelles parut en 1915, toujours chez Plon à Paris. Selon Paulette Collet, dans ce volume posthume de nouvelles, « *Forestier se révèle aussi un excellent conteur [...] et montre*

5. Annette Saint-Pierre, « L’Ouest canadien et sa littérature », *Frontières*, été-automne 1986.

6. Donatien Frémont, *Les Français dans l’Ouest canadien*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1980, p. 42–43.

7. Gamila Morcos, *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l’Ouest canadien*, Québec, Les Presses de l’Université Laval et la Faculté Saint-Jean, 1998, p. 108.

8. Frémont, *op. cit.*, p. 42–43.

*son respect pour les Indiens. Loin de ridiculiser leurs coutumes, ainsi que l'ont fait certains de ses compatriotes, il tente de les comprendre et épouse leur cause contre les trafiquants blancs [...] Dans l'Ouest canadien est un livre où sont nombreux les personnages pittoresques et émouvants »*<sup>9</sup>. Cette citation pourrait aussi s'appliquer en partie au roman *La Pointe-aux-rats*.

L'œuvre de Forestier — que certains, comme Armand Yvon, ont pu voir comme un précurseur de Maurice Constantin-Weyer et que d'autres comparent à Louis Hémon — ne comprend que deux livres. Ses articles n'ont pas encore été redécouverts. Quant au roman *La Pointe-aux-rats*, il aurait probablement sombré dans l'oubli sans le témoignage qu'il offre de la colonisation de l'Ouest.

L'œuvre de Forestier déboulonne le mythe du colon vainqueur des éléments, du pays accueillant où coule le miel et où selon la propagande, il suffisait de se baisser pour trouver et ramasser la fortune : en exergue à son roman, Forestier cite une phrase d'une brochure de colonisation : « Une véritable terre promise enfin! où la fortune et l'aisance attendent l'homme laborieux. »<sup>10</sup> Le roman servira amplement à démontrer qu'il ne s'agit là que d'une chimère. D'ailleurs, à la suite la publication de *La Pointe-aux-rats* et à la controverse qui en découla, deux Français installés au Manitoba — Louis Viel et Léopold Léau — écrivirent et publièrent *L'Aisance qui vient*<sup>11</sup>, prenant le contre-pied de l'ouvrage de Forestier et décrivant les succès de colons français partis s'installer au Manitoba. Cette œuvre de propagande était certainement destinée aux Français de France qui auraient pu être rebutés par une installation dans l'Ouest canadien à la suite de la lecture de *La Pointe-aux-rats*.

Le deuxième livre de Forestier, *Dans l'Ouest canadien* (publié en 1915)<sup>12</sup>, est un recueil de 12 nouvelles traitant de divers sujets relatifs à l'Ouest et reprenant d'ailleurs certains thèmes évoqués dans *La Pointe-aux-rats*. Certaines de ces nouvelles racontent le sort de l'émigrant déchu, comme « Le Pique-assiette mondial » et « Une épave », alors que d'autres mettent en scène des Indiens et des Canadiens français.

Revenons à *La Pointe-aux-rats*. Georges Forestier dans sa préface nous donne quelques indications de ce qu'est ce roman de quelque 475 pages :

- 
9. Paulette Collet, *Les Romanciers français et le Canada (1842–1981)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, p. 44.
  10. Georges Forestier, *La Pointe-aux-rats*, Paris, Plon-Nourrit, 1907, p. 3.
  11. Louis et Jean, *L'Aisance qui vient*, Paris, Bloud, 1911.
  12. Georges Forestier, *Dans l'Ouest canadien*, Paris, Plon-Nourrit, 1915.

Histoire d'une colonie française naissante dans l'Ouest-Canadien. J'ai mis en scène les principaux types de colons français que l'on y rencontre couramment, les laissant agir et parler, sans commentaires personnels, comme je les ai vus et entendus pendant un séjour de sept années. Je ne suis qu'un écho : au lecteur de conclure.<sup>13</sup>

Ce roman nous fait donc assister à l'installation d'un groupe de Français à la Pointe-aux-rats à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le texte commence avec l'arrivée de colons français à Winnipeg : le lecteur les rencontre dans le train tout d'abord, puis les suit dans la mêlée de la gare de Winnipeg, avant d'assister à leur installation dans les environs de Sainte-Rose-du-Lac. Nous sommes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a donc pas de route pour se rendre à Sainte-Rose et il n'y a encore que très peu d'habitants : quelques Métis, Canadiens français et Français. Le récit de l'installation de ces Français se fait sur une période de sept ans, sans que soient précisées les années exactes, l'auteur fournissant pour toute indication la datation imprécise de 18... S'il nous décrit, d'une part, les difficultés et aussi les joies de cette colonisation, le bilan qu'il en fait, à travers l'expérience des personnages principaux, est avant tout négatif. Pour ceux-ci, l'effort de colonisation ne sera rien d'autre au fond qu'une suite d'épreuves, jusqu'à ce que le roman les abandonne à leur sort, soit morts, soit ruinés, soit partis pour l'Algérie. Il y a donc un parti pris évident dans cette œuvre contre la mythification de l'Ouest canadien pour des fins propagandistes.

Le narrateur fait parler ses différents personnages, avec toutefois, à mesure que le roman avance, une préférence marquée pour Villemain, qui pourrait être, en partie, le double de l'auteur. (C'est un Français qui comme Forestier n'est pas agriculteur et qui vit de la trappe.) Ce roman est divisé en trois périodes, qui correspondent à l'arrivée des colons, à leur installation et à leur échec. La première partie du roman comporte deux subdivisions, intitulées « En route » et « L'Attaque », la seconde est intitulée « L'Action » et la troisième comporte aussi deux subdivisions, intitulées « Commencement de la fin » et « Les Vaincus ».

Ce roman se lit bien et, pour qui connaît l'Ouest, il offre une tranche d'histoire trempée aux sources de la réalité, romancée certes, mais dont un certain nombre d'événements et de personnages ont existé et dont on en retrouve la trace : par exemple, l'histoire de l'homme mort d'épuisement et dévoré ensuite par les loups se retrouve dans l'essai de Frémont<sup>14</sup>.

L'auteur s'attache aux péripéties d'un grand nombre de personnages et, pour certains du moins, cherche à comprendre les motivations qui

13. Forestier, *La Pointe-aux-rats*, *op. cit.*, p. 2.

14. Frémont, *op. cit.*, p. 35.

les ont amenés à se lancer dans un tel projet. Il se lance donc dans une étude psychologique assez approfondie, mais qui porte les stigmates de son époque, c'est-à-dire qu'elle est assez simpliste et quelque peu larmoyante. Cet aspect alourdit certes la lecture, mais il est compensé par une description de la nature qui reste très fraîche et rend l'évocation de ce pays attachante. Quant aux personnages, ils ont l'accent du vrai et leurs péripéties se retrouvent dans la petite histoire de la colonisation du Manitoba. En cela, cette tranche de vie qui resurgit du passé ne peut qu'émouvoir les Canadiens actuels, dont un très grand nombre sont eux-mêmes descendants de colons.

Mais ce roman témoignage est aussi une critique, une mise en garde à de futurs colons que la vie n'est pas nécessairement meilleure ailleurs et que le rêve de faire fortune, de recommencer sa vie se nourrit de chimères propagées par des groupes ou des systèmes qui n'ont pas de scrupules à vendre du rêve. C'est aussi la leçon que ce roman veut transmettre : que le lecteur français se méfie et qu'il fasse la part des choses! La colonisation du Manitoba n'est pas impossible, mais elle n'est pas destinée à tout venant, et elle est beaucoup plus difficile à réussir que ne le laisse supposer la propagande officielle.

Enfin, malgré les critiques contenues dans ce roman *La Pointe-aux-rats*, malgré l'échec des colons français mis en scène, il reste que l'auteur peint le Manitoba comme un lieu plutôt enchanteur, d'une grande beauté naturelle et cela, même si ce lieu est cruel parfois, tant par la rigueur du climat que par l'éloignement de la civilisation. Cette contradiction apparente s'explique par le fait que l'auteur possède cette vision romantique de la nature chère aux écrivains des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et c'est en bonne partie cet aspect du roman qui en fait le charme. Voilà d'ailleurs ce qu'écrit un des personnages rendus en Algérie à une amie restée pour l'instant au Manitoba :

Et pourtant... Le croiriez-vous, ma bonne madame Leroy? Malgré notre bonheur actuel, il m'arrive encore de regretter notre vieille ferme de la Pointe et le temps où nous étions voisins! Oh! Nos bonnes courses des dimanches d'été sur la grande mousse fraîche et humide de l'épinetière, ou dans la tremblière à la saison des fruits! Mon bel érable touffu de la cour, et le grand orme touffu de la rivière où j'ai si souvent travaillé en compagnie des rats-musqués, tandis que les gros poissons venaient m'examiner d'un air intrigué...<sup>15</sup>

---

15. Forestier, *La Pointe-aux-rats*, op. cit., p. 462.



Ces évocations s'alignent sur plusieurs pages, et composent une sorte d'ode à un pays grandiose « [...] *si rude au premier abord, si prenant quand on a su le comprendre, et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer* »<sup>16</sup>. Ce n'est donc pas le pays en tant que nature qui est vilipendé, mais beaucoup plus ses habitants, une partie de ses habitants et les agents d'immigration.

La plupart de ces immigrants trouveront leur place au Manitoba, et parmi eux beaucoup de Français, même si un nombre important d'entre eux retourneront se battre en Europe lors de la Première Guerre mondiale, abandonnant dans la mort ou la ruine tout espoir de revenir dans l'Ouest canadien.

\* \* \*

Maintenant, pourquoi rééditer ce roman et que rééditer? Le livre n'a connu qu'une édition, celle de 1907, et une diffusion limitée principalement à la France. De plus, il est sûr que, d'un point de vue littéraire, c'est un roman d'aventure sans grande prétention et que cette littérature de consommation courante ne résiste pas au temps auquel elle est trop attachée. Malgré tout cela, ce roman, dans la perspective de la littérature de l'Ouest canadien, prend une toute autre dimension. C'est un roman des origines, qui relate l'histoire de colons dans une province qui se fait. Un peu comme les chansons de geste dans les littératures européennes, ce roman qui, répétons-le, fut le premier roman publié en français participe à l'épopée canadienne-française de l'Ouest. Toute littérature se construit sur des origines imaginées ou imaginaires (*l'Odyssee*, par exemple) ou transposées de la réalité, comme un certain nombre de chansons de geste. Nous ne sommes plus naturellement au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècles et les littératures plus récentes ont profité des progrès en tous genres (imprimerie, lectorat développé, etc.), mais il n'en demeure pas moins qu'une société, une culture se construit à partir des multiples couches, époques et événements qui la composent et c'est pour cette raison que le roman *La Pointe-aux-rats* mérite d'être réédité, comme cela a déjà été fait pour un certain nombre d'ouvrages précurseurs de l'Ouest canadien (*Journal de La Vérendrye*, textes de Louis Riel, de Georges Lemay, recueils d'anthologie poétique).

Ceci dit, notre projet ne consiste pas à étudier les variantes d'un texte, mais plutôt à rendre le texte disponible avec une introduction sur l'auteur et l'époque, suivie de notes explicatives, qu'elles soient géographiques, historiques ou linguistiques. Le texte a été numérisé. Il suffit maintenant d'achever les notes explicatives et d'en terminer l'introduction.

16. *Ibid.*